



## Aethiopia 12 (2009)

International Journal of Ethiopian and  
Eritrean Studies

---

BENOIT GAUDIN

*L'Éthiopie sportive pré-marathonienne 1924–1960*

Aethiopia 12 (2009), 83–110

ISSN: 1430–1938

---

Published by

Universität Hamburg

Asien Afrika Institut, Abteilung Afrikanistik und Äthiopistik

Hiob Ludolf Zentrum für Äthiopistik

## L'Éthiopie sportive pré-marathonienne 1924–1960

BENOIT GAUDIN<sup>1</sup>

### Introduction<sup>2</sup>

Sur le plan de l'histoire du sport, l'Éthiopie se distingue relativement peu du reste de l'Afrique pour la période qui précède 1960. Le sport y est un phénomène urbain, pratiqué par les élites politiques et économiques acculturées au contact des Occidentaux. Leurs activités sportives sont similaires à celles qui se déroulent dans les autres villes d'Afrique. On y retrouve le même succès du football qui s'impose, ici comme ailleurs, comme la principale activité sportive. A ses côtés, on rencontre les mêmes activités qu'en Afrique Occidentale Française ou en Afrique de l'Est britannique, à savoir l'athlétisme, la boxe, le cyclisme, le basket-ball, le volley-ball, en plus bien sûr des formes de gymnastiques scolaires et militaires.<sup>3</sup>

Parmi toutes ces activités physiques et sportives, l'athlétisme occupe une place à part. Dans les Afriques coloniales française et britannique, il s'agissait de l'activité physique que les colonisateurs souhaitaient voir pratiquée par les colonisés : on voyait alors dans l'athlétisme l'exercice idéal pour développer chez l'indigène des qualités telles que la discipline, l'ascétisme, le goût pour l'entraînement et le développement individuel. Comme l'écrit Nicolas Bancel<sup>4</sup> dans le contexte des colonies françaises : « L'athlétisme s'impose d'abord comme l'activité de la disciplinarisation individuelle et de l'excellence corporelle. [Il se présente] comme l'instrument privilégié de la conversion des Africains aux valeurs de la performance individuelle et de la rigueur corporelle ».

Par le biais de l'athlétisme, ce sont les dispositions somatiques occidentales que l'on imposait au colonisé. D'ailleurs les colonisés montrèrent de fortes réticences à la pratique de l'athlétisme jusqu'à l'après-guerre. Après quoi, ils s'approprièrent l'athlétisme, mais dans un objectif bien précis : battre le colon à son propre jeu.

<sup>1</sup> Maître de conférences à l'Université de Versailles Saint Quentin en Yvelines, France.

<sup>2</sup> Cet article résulte d'une recherche rendue possible par le soutien du directeur du Centre Français des Études Éthiopiennes, M. F-X. Fauvelle. Mes remerciements vont aussi à M. Alain Gascon (EHESS) pour sa relecture et ses corrections.

<sup>3</sup> Pour l'Afrique anglophone, cf. BAKER – MANGAN (1987), MCCLANCY (1996). Pour l'AOF, cf. DEVILLE-DANTHU (1997).

<sup>4</sup> Cf. BANCEL – GAYMAN (2002), 347–348.

L'Éthiopie, contrairement au reste de l'Afrique, n'a pas vraiment été colonisée, mais plutôt occupée, partiellement et temporairement, pendant cinq ans (1936–1941) par des Italiens retranchés dans des villes et places fortes. Et l'athlétisme ne se développe dans le pays qu'*après* cet épisode guerrier, par le biais de « conseillers techniques » d'autres nations occidentales, notamment suédois. L'équation qui prévaut sur le reste du continent, entre athlétisme et colonialisme, est donc trompeuse. Le contexte éthiopien semble révéler que la culture somatique développée par l'activité athlétisme est davantage complémentaire du type de développement "occidental", que de la domination coloniale.

Seconde caractéristique de l'athlétisme éthiopien : il se restreint, depuis son apparition jusqu'au moins les années 1960, aux seules disciplines de courses, ignorant totalement les épreuves de lancers et de sauts. Dans la suite de cet article, le terme athlétisme se référera donc exclusivement à des courses. Avant de présenter plus en détails les débuts de ces courses et leur place dans le sport éthiopien, commençons par évoquer les formes de courses « traditionnelles » qui existaient auparavant.

### La course en Éthiopie avant l'arrivée du sport moderne

Rares sont les évocations d'activités de courses à pied parmi les habitants de l'actuelle Éthiopie pour la période qui précède les années 1960. Bien peu d'indices laissent présager d'une quelconque prédisposition locale à la course de fond. Ce n'est pourtant pas faute de sources écrites, l'Éthiopie possédant depuis des siècles un alphabet, une tradition de l'écrit et une caste de lettrés.

Comme toutes les autres populations humaines, les habitants traditionnels de l'Éthiopie actuelle ont développé des compétences dans toutes les gestuelles que permet la biomécanique humaine (marche, course, nage, saut, lutte, lancer, etc.). Et les récits ethnographiques<sup>5</sup> font bien référence, de manière assez classique pour l'Afrique, à de multiples activités de chasse, de danses ainsi qu'à d'innombrables jeux, dont certains jeux collectifs qui reçoivent parfois l'appellation maladroite de « sports traditionnels ».

Au sein de cette profusion d'activités corporelles, remarquons cependant que la littérature ethnographique reste largement muette sur une quelconque forme traditionnelle d'activités de course à pied. Les récits de voyageurs ne révèlent rien non plus à ce propos, contrairement à ce qui concerne le Kenya, où les prouesses des Masai ont impressionné de nombreux observateurs.<sup>6</sup>

<sup>5</sup> Cf. entre autres l'abondante production de Richard Pankhurst.

<sup>6</sup> BALE – SANG (1996), 51–55. Notons que les Masai ne figurent qu'exceptionnellement parmi les médaillés kenyans.

Le témoignage d'André Evalet est l'un des rares dont nous disposons sur des coureurs éthiopiens d'avant l'athlétisme moderne. Ce fils d'entrepreneur européen au début du XX<sup>e</sup> siècle relate ainsi : « Du temps de Ménélik, on avait des *mälektäñña* (messagers). La raison sociale de l'entreprise de mon père était Faller-Evalet associés, scierie-menuiserie. Elle se trouvait à environ 80 km à l'ouest d'Addis Abeba par la route (à 65–70 km par la piste). Yayi, le portier de nuit, faisait aussi office de *mälektäñña*. Il était alors chargé d'apporter de l'argent (par ex., 500 thalers Marie-Thérèse, monnaie qui alors avait cours aussi au Yémen et en Arabie), plus un message dans une lettre fichée dans une fente au haut d'un bâtonnet. Yayi partait à 6 h du matin, et il arrivait à 16 h. Le lendemain matin, il faisait le chemin en sens inverse, avec la réponse. A cheval, ça prenait plus de temps. »<sup>7</sup> Aujourd'hui encore, le bâton fendu du *mälektäñña* est le symbole de la Poste éthiopienne.

Il faut toutefois se garder d'assimiler ce type de courses à des « ancêtres » de l'athlétisme actuel. D'ailleurs, aucun des coureurs ou des entraîneurs d'athlétisme éthiopiens actuels ne revendique une telle filiation. En effet, le sport moderne se distingue radicalement des activités physiques traditionnelles. Cette différence porte non pas sur le geste (la course à pied), mais sur le cadre dans lequel il se déroule, ainsi que sur les dispositions mentales qui le rendent possible.

### Différences entre course à pied traditionnelle et athlétisme

Les compétences physiques développées dans un cadre « traditionnel » ne se convertissent que très rarement en médailles, titres ou records sportifs. Les médailles sportives ne couronnent que les individus qui produisent une performance dans un cadre très spécifiquement normé, celui du monde sportif moderne, qui est en Afrique plus qu'ailleurs un monde urbain (voire de la capitale), marqué par des influences étrangères, des motivations d'ordre politique ou des plans de carrières individualistes, à l'exact opposé des référents tribaux, ethniques et/ou claniques des mondes ruraux traditionnels.

Une différence majeure porte sur l'utilitarisme du geste « traditionnel », qui s'oppose à l'inutilité fondamentale du geste sportif. Le *mälektäñña* transporte un message et livre de l'argent alors que les tours de pistes réalisés dans un stade ne se justifient que par la seule logique de l'amélioration de la performance. Le geste sportif est autonome, dans le sens où il est auto-centré et auto-justifié, alors que le geste traditionnel s'insère dans une logique qui lui est extérieure et qui le justifie, qu'elle soit utilitaire, rituelle ou religieuse. Les gestes traditionnels peuvent ainsi se retrouver dans des gestes

<sup>7</sup> Propos recueillis par Noël Tamini le 3 nov. 1997, à Genève. Je remercie Noël Tamini, éminent athlétologue établi en Éthiopie, pour cette référence. Voir aussi : EVALET (1999).

sportifs, mais leur signification a changé. Par exemple, le lancer du javelot ne sert plus à chasser un animal que l'on mangera, mais exclusivement à mesurer une compétence physique. Rares sont les compétences corporelles traditionnelles attestées par les anthropologues qui sont parvenues à se convertir en médailles sportives. Le sport moderne ne valorise pas d'autres compétences que celles qu'il façonne lui-même.

La ligne de partage entre geste traditionnel et geste sportif passe par l'institution « compétition », absente dans le premier, centrale dans le second. Les hommes se sont toujours confrontés dans des défis physiques, mais jamais ils n'ont conçu et organisé pour ce faire des événements aussi normés et codifiés que les compétitions du sport moderne. Ces compétitions sont jugées par des arbitres appartenant à un corps spécifique et qui statuent selon un corpus de lois et de règles écrites, qui se veulent universelles (applicables partout et pour tous) ; les épreuves se déroulent dans des espaces spécialement conçus et exclusivement réservés à cet usage ; le geste sportif, soigneusement préparé par un long entraînement de spécialisation corporelle, est quantifié avec précision et sa mesure est enregistrée pour être comparée en vue d'une constante recherche d'amélioration. Comme l'a montré Bruand,<sup>8</sup> ce cadre rend l'athlétisme radicalement différent de toute autre course à pied et distingue clairement l'athlète actuel de l'individu qui courait occasionnellement, fut-ce pendant de longues heures et sur des distances étonnantes. L'exemple de Wami Biratu illustre bien ce propos.

Né en 1929, Wami Biratu est surtout célèbre pour avoir régulièrement battu Abebe Bikila à la course. Il témoigne : « Dès que j'ai pu me tenir debout, tout petit, à la campagne, j'avais toujours couru. J'aimais jouer, mais je courais surtout pour traquer les animaux. Il m'est souvent arrivé ainsi de courir derrière des antilopes. Je faisais aussi du cheval, notamment pour jouer au *gänna*.<sup>9</sup> Un jour, sur un journal, j'avais vu la photo d'un coureur à pied. J'étais alors à l'armée et je me suis dit : je veux battre ce type-là. C'est sûrement de là que date ma première idée de compétition. »<sup>10</sup>

Notons que l'idée de compétition ne lui était pas venue auparavant. S'il courait, c'était pour attraper des animaux. S'il faisait de l'équitation, c'était pour jouer ou par tradition. Wami Biratu découvrit l'athlétisme à l'armée et participa alors à des compétitions sportives. Il devint même le champion de son époque, devant Abebe Bikila. Il fut sélectionné pour représenter l'Éthiopie aux Jeux Olympiques de 1956 à Melbourne, puis de nouveau en

<sup>8</sup> BRUANT (1992), 9–23.

<sup>9</sup> Proche du polo et du hockey, le *gänna* est joué à Noël et rappelle le martyre d'un saint décapité. ALAIN GASCON (1995, 25) décrit aussi des activités équestres, de type agonistique, à l'occasion de fêtes religieuses.

<sup>10</sup> TAMINI (2004), IV.

1960 pour les Jeux de Rome. Mais il fait partie de cette génération d'hommes doués, qui ont développé leurs aptitudes physiques en dehors du modèle sportif occidental et qui n'adhèrent pas encore au monde du sport moderne, qui n'en partagent pas les rêves et n'en perçoivent pas les enjeux. En témoigne sa justification pour ne pas avoir participé aux JO de Melbourne, révélant sa non-perception de l'enjeu symbolique de l'événement : « Pourquoi je n'ai pas été en Australie ? Je vais vous dire. J'étais à l'armée, à Asmāra. J'ai demandé à mon capitaine une faveur. Je lui ai dit ceci : je vais devoir courir très loin d'ici, à Melbourne, c'est en Australie. Avant d'y aller, j'aimerais bien saluer ma femme et mes gosses. L'officier, un érythréen, a refusé. Alors j'ai renoncé. »<sup>11</sup>

La compétence physique ne se transforme en performance sportive qu'à la condition que l'individu perçoive l'intérêt qu'il y a à participer à un événement « compétition » où il ne gagnera rien d'autre qu'un temps et une médaille. Visiblement, ni Wami Biratu, ni son supérieur hiérarchique ne percevaient l'enjeu d'une participation à une compétition olympique. Autant qu'une compétence physique, le sport moderne nécessite un état d'esprit particulier, qui en Éthiopie comme ailleurs en Afrique est intimement lié à une forme de socialisation particulière : celle de l'éducation moderne occidentale.

#### **Le sport dans la nouvelle éducation de la noblesse**

Le sport moderne arrive en Éthiopie de manière assez classique, dans le sillage des élites sociales et politiques qui étaient en contact avec le monde européen de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement avec le système éducatif britannique. Les premiers Éthiopiens à rencontrer le sport moderne sont ainsi les jeunes nobles envoyés en Europe, souvent en Angleterre, pour apprendre « à la source » les leçons de la modernité. Ce mouvement commence dès la défaite contre les Anglais en 1868 : battu par les Anglais, le roi Tewodros se suicide. Mais, avant de perpétrer son geste, il demande à sa femme d'envoyer leur fils en Angleterre pour recevoir l'éducation de la nation qui l'a vaincu. A partir de cette date, et tout au long de la période qui va de Mənilək II à Həylä Śəllase, les jeunes nobles ou favoris sont très souvent allés parfaire leur éducation en Europe dans les établissements les plus prestigieux, souvent dans les *public schools* de Grande Bretagne, là où les sports modernes avaient fait leur apparition au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

Après leurs études en Europe, les jeunes nobles rapportèrent en Éthiopie le modèle culturel occidental, parmi lequel les activités sportives figurent en bonne place. Dans le contexte social éthiopien, le sport moderne sert alors d'activité distinctive, de marqueur social signifiant l'appropriation de la cul-

<sup>11</sup> TAMINI (2004), IV.

ture occidentale par les élites amhara. Le football, produit phare des élites britanniques, se pose en symbole idéal de cette acculturation modernisante.

Le sport moderne se développe au contact des Occidentaux présents dans la capitale et plus particulièrement auprès des enseignants et des religieux venus jeter les bases d'une éducation occidentale en Éthiopie. Les premières écoles délivrant un enseignement « à l'européenne » furent créées au début du XX<sup>e</sup> siècle : il s'agit de l'école *Menelik II* (1905), de l'école *Tafari Mekonnen*, de l'*École franco-éthiopienne* de la congrégation française catholique de Saint Gabriel (1907), puis en 1929 de l'école *Saint George* et en 1931 de la première école pour filles, réservée aux demoiselles de la noblesse et de l'élite économique locale : la *Etege Mänän School*. Ces établissements étaient administrés par des enseignants européens<sup>12</sup>, français et anglais pour la plupart.<sup>13</sup> Dans ces établissements, les jeunes nobles de la capitale, futurs dirigeants du pays, s'initient à des formes d'éducation physique qui étaient calquées sur les enseignements alors en vigueur en Europe. Selon Sintayelu Tola, « schools were the principal institution for the spread and development of modern sports ».<sup>14</sup> Ladislas Farago nous décrit ces activités physiques scolaires des années 1930–1935 : « In the school, the gym display lasted an hour, they vaulted over parallel bars, did pull up on the horizontal bar, performed physical exercises, played at tugs-of-war to finish off with a [...] football match. »<sup>15</sup>

En janvier 1935, lors de son passage à Addis Abäba, le prince de Suède, Gustave, se voit offrir le spectacle d'un des tout premiers événements sportifs éthiopiens : « The first series of organized sport event such as racing, acrobats and group gymnastics were performed at Janmeda by selected students from different schools in the honour of the prince of Sweden, who was in a state visit in Ethiopia in January 1935. »<sup>16</sup>

Aux côtés de ces activités physiques scolaires, somme toute assez diversifiées, on trouve également les éducations physiques mises en place dans les institutions militaires. L'existence d'un entraînement militaire systématique, incluant une préparation physique structurée, ne commence véritablement qu'à la fin des années 1910. En 1917, le régent Täfäri Mäk'ännän créa un nouveau corps militaire, la Garde Impériale, rattachée à l'Armée de Terre. En 1919, il engage pour entraîner ses troupes un petit groupe d'officiers russes blancs et quelques Éthiopiens qui avaient servi dans les *King's African Rifles* britanniques. Puis, en 1929, parce qu'il souhaitait détacher la Garde Impériale

<sup>12</sup> Les Européens remplacèrent dans ces établissements les tout premiers enseignants étrangers, qui étaient des coptes égyptiens.

<sup>13</sup> BAHRU ZEWDE (2002), 23–31.

<sup>14</sup> SINTAYEHU TOLA (1986), 4.

<sup>15</sup> FARAGO (1935), 170.

<sup>16</sup> MINISTRY OF EDUCATION (1980), 44.

de l'Armée de Terre, il fit appel à des conseillers militaires belges (qui restèrent jusqu'en 1935) pour en entraîner les officiers. Certains des cadets issus de cette formation allèrent ensuite compléter leur apprentissage en France, à l'académie militaire de Saint Cyr.<sup>17</sup> En 1933, sous son nom d'empereur, Həylä Šəllase fit de nouveau appel à des conseillers techniques belges, cette fois-ci pour réorganiser les forces de police. En 1934 par contre, c'est à une délégation suédoise de quatre officiers qu'il confia la mission d'ouvrir à Holäta, aux abords de la capitale, un *Centre d'entraînement Militaire Hailé Selassié I*, également connu sous le nom d'*Ecole Militaire Gännät*. Mais en 1935, les Britanniques parviennent à s'imposer dans la géopolitique régionale et se font remettre le soin de former les corps de Police et de la Garde Impériale, prenant la place des conseillers techniques belges. Ils obtiennent l'autorisation d'établir et former des unités de police à Addis Abäba, Dərre Dawa et le long de la voie ferrée Addis Abäba–Djibouti. Leur action ne fut cependant que de courte durée, car l'année suivante, en 1936, les troupes italiennes envahissaient le pays.

Au contact de ces officiers britanniques, mais aussi belges et suédois, les jeunes Éthiopiens avaient découvert diverses activités physiques propres aux formations militaires européennes, notamment des formes de gymnastique hygiéniste et militaire. On ignore encore quels étaient les contenus d'enseignement de ces cours de préparation physique, mais on peut les rapporter aux activités que pratiquaient à la même époque les troupes coloniales britanniques est-africaines (football, courses d'athlétisme et jeux collectifs) ou la Légion Etrangère française en Afrique (boxe, lutte, escrime et athlétisme).<sup>18</sup> Il est donc probable que, outre sa présence balbutiante dans les premières écoles du pays, l'athlétisme ait également été introduit en Éthiopie dans ce contexte des formations militaires des années 1930.

Aux côtés des éducations physiques scolaires et militaires, une autre activité physique moderne faisait son apparition à Addis Abäba pendant cette période : le football.

### Les premières équipes de football

A partir de 1924, on trouve du football en Éthiopie, dans le cadre de parties disputées à Addis Abäba entre des équipes composées d'expatriés. Les premières équipes regroupaient des membres des principales communautés étrangères dans la capitale : les Arméniens dans l'équipe *Ararat*, les Grecs dans l'*Olympiacos*, les Italiens dans la *Juventus* et les Indiens dans l'*Indian Team*. Les premières parties se déroulaient sur le vaste terrain mal délimité de Janmeda, au nord de la ville, et l'arbitre se déplaçait à cheval pour mieux

<sup>17</sup> FEKROU KIDANE (2004), I.

<sup>18</sup> CLAYTON (1987), 114–134.



suivre l'action.<sup>19</sup> Dans les années 1930, Addis Abäba comptait près de 6000 résidents étrangers, parmi lesquels, outre les nations citées ci-dessus, on comptait également des Français et des Arabes.<sup>20</sup>

Les jeunes Éthiopiens assistaient à ces rencontres, certains avec envie, d'autres avec plus de réserve. Le premier groupe est longtemps resté très minoritaire et il fallut attendre 1935, soit plus d'une décennie, pour voir se constituer des équipes de *natives*.<sup>21</sup> Les étrangers ridiculement accoutrés d'un short jouissaient d'une bien piètre estime parmi la population de la capitale de l'Empire, qui ne comprenait pas que l'on puisse consacrer son temps à une telle activité : « Negative public attitude toward modern sport was one of the major problems of that time. Those young seen playing football were considered as idles and were ridiculed. [...] In general, the public did not know the essence and spirit of sport. »<sup>22</sup> Les rencontres de football jouissaient d'une image si négative parmi la population locale que les rencontres étaient parfois interdites et les joueurs arrêtés par la police urbaine.

En 1935–1936, quand les premières équipes locales se mettent en place, elles sont principalement composées d'adolescents âgés de 11 à 15 ans, c'est à dire de jeunes prêts à bousculer les codes sociaux en vigueur. Ces jeunes footballeurs sont tous des élèves des principales écoles de la capitale et ils présentent aussi la caractéristique étonnante d'être francophones,<sup>23</sup> ce qui dénote une appartenance aux catégories sociales susceptibles de fréquenter l'*École Française* (pour la noblesse ou la bourgeoisie commerçante) ou de recevoir une formation des conseillers techniques belges (pour les militaires).

La première équipe de football formée de jeunes Éthiopiens est l'*Équipe Saint George de Football*.<sup>24</sup> Elle est fondée à l'initiative de deux élèves de l'école *Tafari Mekonnen*, Ayele Atnash et Georges Dukas, ce dernier étant le fils d'un arménien devenu éthiopien. Ces deux pionniers mirent près de six mois pour recruter auprès des différentes écoles de la capitale suffisamment de joueurs pour leur équipe. C'est chose faite en décembre 1935. Dans les mois qui suivent, d'autres équipes « indigènes » se forment, trois dans des quartiers d'Addis Abäba (les équipes *Säddäst Kilo*, *Mabana* et *Gullele*) et deux dans la ville érythréenne d'Asmära : les équipes *Hamasen* (du nom de la province

<sup>19</sup> ETHIOPIAN FOOTBALL FEDERATION (1968), 13.

<sup>20</sup> FARAGO (1935), 26.

<sup>21</sup> SINTAYEHU TOLA (1986), 6.

<sup>22</sup> *Idem*, 11.

<sup>23</sup> FEKROU KIDANE (2004), I.

<sup>24</sup> Le club reçoit aussi parfois le nom de son quartier: Arada (SINTAYEHU TOLA, 1986, 7).

d'Asmāra) et *Qäy Bābr* (Mer Rouge).<sup>25</sup> Le football « indigène » se constitue donc quasiment à la même date en Éthiopie et en Erythrée<sup>26</sup>.

Parmi ces jeunes footballeurs qui fonderont en 1951 la Fédération Éthiopienne de Football (EFF), l'un d'entre eux allait devenir un personnage central du sport éthiopien et même africain : Ydneqatchew Tessema.

### Portrait d'un des premiers *sportsmen* éthiopiens : Ydneqatchew Tessema

Ydneqatchew Tessema (1921–1987), contrairement à Wami Biratu, possède le profil type du *sportsman* moderne, dont le goût pour les activités physiques d'origine anglaise entre en cohérence et en complémentarité avec la formation intellectuelle qu'il a reçue. Pour les jeunes *sportsmen* éthiopiens comme lui, sports et formation scolaire, voire universitaire, forment un tout homogène. Il s'agit d'un mode de vie : celui des gens modernes, civilisés, occidentalisés.

Ydneqatchew est le fils d'une descendante de la noblesse amhara et d'un roturier aventurier au destin singulier : Tessema Eshete. L'histoire du père aidant à situer le profil et le parcours du fils, commençons par présenter Eshete, qui était lui-même le fils d'un domestique du gouverneur de Harär, Ras Mäk<sup>w</sup>ännən (père du futur Ḥaylä Šöllase) dans les années 1870–1880.<sup>27</sup> À la mort de son père, Eshete Tessema rejoint Addis Abäba et grandit dans le palais de l'empereur Mənilək II. En 1907, un conseiller de l'empereur, d'origine allemande, M. Holtz, propose d'emmener trois jeunes Éthiopiens en Allemagne pour les former dans des écoles techniques. Eshete Tessema est du lot et part pendant deux ans recevoir une formation en mécanique et en conduite automobile. Sur place, cet homme qui était également chanteur et musicien (*azmari*), réussit à signer un contrat avec la marque Odéon pour l'enregistrement de 17 disques, qui sont probablement les tout premiers disques de musique africaine. De retour en Éthiopie, ces disques firent sa gloire dans les rares maisons qui possédaient un gramophone. Il devint riche et célèbre en quelques années et épousa une fille de la noblesse, lui le fils de domestique. Il s'agissait de la sœur du Ras Kassa, prénommée Tsehaye-work. Le petit Ydneqatchew qui naquit de cette union devint l'un des personnages majeurs du sport éthiopien et africain du XX<sup>e</sup> siècle.

Ydneqatchew Tessema s'initia aux sports occidentaux à l'école, en commençant par le football, où il tenait déjà le poste de capitaine de l'équipe de l'école à l'âge de 8 ans. Sa formation occidentale se compléta à l'*École Française* d'Addis Abäba où il poursuivit ses études secondaires. Il fut champion

<sup>25</sup> ETHIOPIAN FOOTBALL FEDERATION (1986), 16.

<sup>26</sup> L'Erythrée est colonie italienne depuis 1890 jusqu'en 1941, date à laquelle elle passe sous contrôle britannique, jusqu'en 1952.

<sup>27</sup> Cf. [www.tessemas.net](http://www.tessemas.net).

scolaire d'athlétisme et pratiqua également la boxe. Ce pur produit de la noblesse éclairée eut non seulement une carrière prestigieuse sur le plan sportif, mais également une carrière exceptionnelle dans les institutions sportives internationales. Joueur de football au *Saint George* depuis la première heure, il y reste pendant 23 ans et joua quinze fois en équipe nationale. Suite à sa carrière de joueur, il devient entraîneur au *Saint George*, puis dans l'équipe nationale et forma la première génération d'arbitres éthiopiens. Sa carrière de dirigeant comporte les titres les plus prestigieux du gotha sportif : membre du Comité Exécutif de la FIFA (de 1966 à 1974), président de la Confédération Africaine de Football, président de l'Union des Confédérations Africaines des Sports, président honoraire de l'Association des Comités Nationaux Olympiques Africains, membre du comité exécutif du Conseil Suprême des Sports en Afrique et membre du Comité International Olympique (de 1971 à 1987).<sup>28</sup>

Sa carrière de dirigeant sportif est marquée par un fort engagement politique, qui culmine dans la lutte anti-apartheid des années 1970–1980 et qui plonge ses racines quarante ans auparavant dans son implication active à la tête des premières manifestations du nationalisme éthiopien.

### Les matchs de football aux origines du nationalisme éthiopien

Les premières rencontres de football en Éthiopie opposaient, on l'a vu, des équipes de communautés étrangères. Les meilleures d'entre elles étaient, dans les années 1930, les équipes *Ararat* et *Olympiacos*. C'est contre ces équipes « étrangères » que les jeunes Éthiopiens se mobilisèrent pour fonder leurs propres équipes. Dans le cas de l'équipe *Saint George*, cet objectif est explicite (« to make match with these communities », dixit Sintayehu<sup>29</sup>) et dès sa fondation, cette équipe cherche à se confronter à ces communautés étrangères, se posant ainsi en représentant de la nation hôte. Cette petite équipe, nouvelle et composée de jeunes adolescents, ne parvient pas facilement à jouer contre les équipes étrangères ; celles-ci exigent notamment d'être invitées par écrit, par lettre portant en en-tête le sceau du club requérant.<sup>30</sup> La confection de ce timbre sera l'un des actes fondateurs du *Saint George*, qui parviendra ainsi à jouer contre les « grands » de son époque.

La légende veut que le *Saint George* n'ait « pas perdu le moindre match » contre les équipes étrangères en cette période pionnière.<sup>31</sup> De combien de matchs s'agit-il ? Cette période est particulièrement courte, car en mai 1936, le

<sup>28</sup> « Obituary », *Revue Olympique*, n° 240, octobre 1987, 510.

<sup>29</sup> SINTAYEHU TOLA (1986), 5.

<sup>30</sup> *Idem*, 10.

<sup>31</sup> *Idem*, 12.

pays est envahi par les troupes mussoliniennes qui resteront jusqu'en mai 1941. Il n'en reste pas moins que ces victoires fondatrices font symboliquement passer le *Saint George* du statut d'équipe de quartier à celui d'équipe nationale. Ses succès développent à la fois le patriotisme naissant et le goût pour le football, comme l'exprime Sintayehu (« The enthusiasm for the game increased since the competition started to be national versus foreigners »). La dimension agoniste du *Saint George* est revendiquée par les membres fondateurs interviewés par Sintayehu : le nom *Saint George* a été choisi, entre autres raisons, parce que ce saint, « especially after the battle of 'Adwa in which he accompanied Mənilək's army, was viewed as a patron saint of war and victory ».<sup>32</sup>

Dans les premiers temps, le capitaine du *Saint George* est Georges Dukas, mais il laisse rapidement la place à Ydneqatchew Tessema dès que celui-ci intègre l'équipe, deux mois après sa création, en février 1936. C'est donc Ydneqatchew qui mène les rencontres « patriotes » contre les équipes « étrangères ». Ses qualités personnelles de meneur sont attestées par les témoignages des joueurs de l'époque. Les succès de l'équipe ne reviennent cependant pas uniquement à ses mérites personnels, ni aux seuls talents footballistiques de ses compagnons : on les attribue également au pouvoir du Livre Saint que les joueurs placent dans les cages de leur but pour détourner les tirs adverses.<sup>33</sup>

En ces temps pionniers, l'équipe ne disposait pas d'entraîneur. Parfois, quand elle s'entraînait dans une cour d'école, elle recevait les conseils de certains enseignants britanniques. Plus tard, ce fut Ydneqatchew qui assumait le rôle d'entraîneur, jusqu'en 1964. Ydneqatchew était l'âme et la colonne vertébrale de cette équipe et pendant la période de l'occupation italienne, « Ydneqatchew Tessema's leadership was the main reason for the persistence of the team ».<sup>34</sup>

### Le sentiment national et l'occupation italienne

Concernant le sentiment national éthiopien, les spécialistes considèrent que ce sentiment ne s'est développé qu'à partir de l'invasion italienne. Amare Tekle avance même que le nationalisme était inexistant avant la Seconde Guerre Mondiale : « ... it must be emphasized ... that the invocation and propagation of nationalism is only a recent phenomenon [in Ethiopia]. There is no historical evidence of the existence of national consciousness, nationhood, and nationalism in Ethiopia. Before World War II, all loyalty was dynastic, religious or ethnic. »<sup>35</sup>

<sup>32</sup> SINTAYEHU TOLA (1986), 7.

<sup>33</sup> Ibid., 10.

<sup>34</sup> Ibid., 10.

<sup>35</sup> AMARE TEKLE (1990), 35.

Or, les remarques de Sintayehu sur la perception du *Saint George* nous révèlent qu'une certaine forme de patriotisme existait déjà en 1936 et qu'il trouvait à s'exprimer à l'occasion des rencontres de football. L'invasion italienne va renforcer le rôle de représentant de la nation qu'occupait l'équipe de football *Saint George*, à l'occasion d'un épisode symboliquement marquant : juste après l'arrivée des Italiens, les joueurs du *Saint George*, qui jouaient en maillot noir et blanc, décident de changer de maillot et d'adopter les couleurs du drapeau national (jaune, vert et rouge) dans un acte de défi aux autorités d'occupation. Les Italiens réagissent en confisquant les maillots et en les brûlant. Cette réaction ne fit que renforcer le statut de défenseur de la cause nationale, et maintenant martyr, que le *Saint Georges Team* cultivait depuis sa fondation.<sup>36</sup>

Pendant l'occupation italienne, un « Bureau des Sports pour les Indigènes » est créé, qui visait à encadrer et développer la pratique sportive indigène, notamment l'équitation et le cyclisme. Une véritable politique de développement du cyclisme est lancée à Addis Abäba, mais aussi à Asmära, notamment pour soutenir le marché d'exportation des cycles italiens. En football par contre, la politique du Bureau des Sports pour les Indigènes œuvre à brider la dimension identitaire et la portée symbolique des rencontres de ce sport collectif : les équipes de football indigènes ne sont plus autorisées à disputer de matchs contre les équipes « blanches » et l'administration italienne impose aux clubs locaux des noms italiens.<sup>37</sup>

Deux compétitions (pompeusement nommées championnats) sont organisées entre équipes indigènes, en 1938 et 1939, et l'équipe *Saint George* (sous le nom de *Littorio Wube Squadra*) remporte ces deux compétitions. Les autres équipes indigènes disparurent par la suite, avant même la fin de l'occupation italienne.

Pendant cet épisode sombre de l'histoire éthiopienne, le sentiment national peu développé auparavant (hormis parmi les élites de la capitale), se renforce parmi la population. La propagande italienne tend à présenter l'état éthiopien comme étant un état colonisateur, qui se serait étendu par la force jusqu'à ses frontières actuelles. Les armées du Duce se présentent comme libératrices et, effectivement, dans les régions les plus récemment rattachées à l'Empire, elles furent bien accueillies. L'empereur, en exil à Londres, répondit à cette propagande par une contre-propagande, promouvant l'idée d'une « nationalité » éthiopienne et en s'appuyant, de manière parfois exagérée, sur les

<sup>36</sup> SINTAYEHU TOLA (1986), 8.

<sup>37</sup> St George devient *Littorio Wube Squadra*, Sidist Kilo devient *Piazza Roma*, Gullele devient *Consolata*, Kabana devient *Villa Italia*, Hamassien devient *Ardita* et Qäy Bahr devient *Savoia*.

mouvements de résistance à l'occupant qui se poursuivaient pendant son exil.<sup>38</sup> À la fin de la guerre, la version mussolinienne de l'histoire éthiopienne disparut (temporairement) et seule la propagande nationaliste d'Ḥaylā Šəllase subsista, développant une « forte mythologie nationaliste ».<sup>39</sup>

### 1941–1946 : Le temps des Britanniques

En 1941, les troupes italiennes sont chassées grâce au soutien des troupes de l'empire britannique. Or, ces gens-là ne font pas seulement la guerre. Quand le feu s'arrête, ils s'adonnent aux sports, qu'ils soient officiers européens ou soldats indiens ou est-africains. Comme les sud-africains lors de la guerre des Boers,<sup>40</sup> c'est dans ce cadre-là que les Éthiopiens, notamment tous ceux qui n'habitaient pas dans la capitale, découvrent le football. Anthony Clayton souligne l'importance de la seconde guerre mondiale dans la diffusion à la fois du sport et du sentiment national des territoires colonisés : « Aux endroits où de grandes concentrations de troupes africaines de toutes les colonies se trouvaient rassemblées, soit en préparation, soit à l'issue des campagnes, en Afrique de l'Est Italienne, à Madagascar ou en Birmanie, des équipes de football ou de sports s'organisaient à l'intérieur de bataillons recrutés dans une même colonie [...] Elles se virent comme des représentantes de ce territoire lors de ces matches entre unités. »<sup>41</sup> En Éthiopie, les parties de football contre les équipes des troupes britanniques sont alors autant d'occasion de confrontation qui renforcent le sentiment national.

En 1941–1942, l'Angleterre ne se contente pas de chasser les troupes italiennes ; elle pousse son avantage et impose sa présence sous forme de coopérations, notamment dans le domaine policier. En 1942, un accord est signé (*Anglo-Ethiopian Agreement and Military Convention*) qui impose le recrutement par l'État éthiopien d'un *Commissionner* britannique à la tête de la police,<sup>42</sup> secondé par des officiers de police et des inspecteurs britanniques.<sup>43</sup> L'Angleterre reçoit également la charge de former la Police Impériale Éthiopienne, rattachée au ministère de l'intérieur, dans le cadre d'une nouvelle *Police Constable Training School*, instaurée à Kolfe dès 1942, épaulée en 1946 par un second centre de formation de policiers sous encadrement britannique: l'*Académie de Police d'Aba Dina* à Sendafa.<sup>44</sup> Comme

<sup>38</sup> McCLELLAN (1996), 61.

<sup>39</sup> McCLELLAN (1996), 66.

<sup>40</sup> STUART (1996), 172–174.

<sup>41</sup> CLAYTON (1987), 122.

<sup>42</sup> Jusqu'en 1956, ce poste est occupé par un Britannique. Après quoi, le Brigadier Général Tsique Dibou est nommé par l'empereur.

<sup>43</sup> SHINN – OFCANSKY (2004), 32.

<sup>44</sup> Actuel *Ethiopian Police College*.

dans toutes les autres institutions de formation britanniques, les programmes d'enseignement de ces établissements comportaient une part importante d'éducation physique, constituée de jeux collectifs et d'athlétisme.

Après le départ des troupes mussoliniennes, les rencontres amicales de football avaient repris. Du côté des équipes éthiopiennes, seul le *Saint George* avait survécu à l'occupation italienne. Du côté des équipes « étrangères », on retrouve les « grandes » équipes d'avant-guerre : *Ararat* et *Olympiakos*, auxquelles s'ajoutent la *British Military Mission in Ethiopia* (BMME) et la *Fortitudo*, constituée d'« ensablés », ces immigrés Italiens bien implantés dans le pays qui restèrent nombreux après 1941.<sup>45</sup>

Comme en 1936, l'équipe *Saint George* exprime la demande pressante de pouvoir jouer contre ces équipes étrangères, et surtout contre l'équipe italienne. Ils y parviennent dès 1942 et réussissent à s'imposer sur le score de 4 buts à 1. Selon Sintayehu, « this victory ... delighted a large number of Ethiopian earths wounded by the racial outrage of the colonial power » et le *Saint George* reprend son statut de porte drapeau patriote. À cette occasion, l'équipe adopte le symbole V sur son maillot, un V de victoire sportive qui fait écho au V de la victoire militaire et de la libération du pays l'année précédente. À l'occasion de cette victoire, l'équipe *Saint George* commence à recevoir l'adhésion d'un public beaucoup plus large et même à gagner une certaine notoriété nationale.<sup>46</sup>

C'est dans ce contexte très particulier de la seconde guerre mondiale, marqué en Éthiopie par la présence sur le territoire national de forces armées étrangères « libératrices » et de nombreux « conseillers techniques » britanniques que se mettent en place les premières compétitions nationales officielles de football.

Un Championnat d'Éthiopie de football est lancé en 1944, qui a davantage des allures de tournoi international que de compétition locale : les cinq équipes qui se disputent le titre (*Saint George*, *BMME*, *Fortitudo*, *Ararat* et *Olympiakos*) sont moins représentatives de la diversité interne du pays que des diverses communautés étrangères vivant dans la capitale. L'équipe victorieuse de cette première édition est la *BMME*, qui bat en finale la *Fortitudo*, les deux équipes représentant les meilleures nations footballistiques du moment en Europe : l'Italie vient d'être championne du monde à deux reprises (1934 et 1938) et les Britanniques se font fort de rester maîtres d'un jeu qu'ils ont créé. Notons que, encore une fois, c'est l'équipe *St George* qui se trouve investie de l'importante tâche symbolique de défendre les couleurs nationales sur le terrain sportif. Mais cette fois-ci, la fougue patriote n'a pas suffi à compenser le

<sup>45</sup> SINTAYEHU TOLA (1986), 16.

<sup>46</sup> Idem, 17.

différentiel de compétences footballistiques avec les Italiens et les Britanniques. Le titre de « Champion d'Éthiopie » échappe aux Éthiopiens et échoit aux représentants d'une armée « libératrice » qui occupe encore le pays ... Est-ce pour cette raison que l'année suivante, le Championnat est suspendu ? Il est remplacé par une Coupe ; il était moins gênant d'attribuer le titre de « vainqueur de coupe » à une équipe étrangère que celui de « champion d'Éthiopie ».

En 1945, une Coupe est donc mise en jeu. Elle aussi est remportée par l'équipe britannique, qui confirme ainsi sa supériorité sportive. Pour les Éthiopiens, l'honneur national est encore une fois blessé et l'affront impose aux défenseurs de la patrie de réagir : dans les années qui suivent, les militaires entrent dans la compétition footballistique pour défendre les couleurs nationales. Ils le font, paradoxalement, en adoptant le modèle britannique du club sportif, témoignant de l'importance de l'influence britannique dans la sphère sportive de l'après-guerre en Éthiopie. L'Armée de Terre est le premier corps d'armée à fonder son club sportif, qu'elle nomme *Army*. Et dès 1946, son équipe parvient à s'emparer de la Coupe. (cf. tableau 1).

#### **1946–1947 : Les Suédois remplacent les Britanniques et Niskanen développe l'athlétisme**

L'accord éthio-britannique ayant été davantage imposé que souhaité, l'empereur s'attache, dès 1942, à se libérer de la présence des Britanniques. Il y parvient en 1946, après avoir fait appel à des pays occidentaux non impliqués dans la conquête coloniale africaine : les États Unis (en 1943) et la Suède (en 1944). Avec ce dernier pays, les contacts sont anciens et les premières coopérations remontent aux années 1930, notamment pour la fondation de l'*École Militaire de Gännät* (cf. supra). Dans la continuité de cette première coopération militaire, l'empereur confie en 1946 aux Suédois la tâche de moderniser ses forces armées et de les transformer en armées de métier, alors qu'auparavant elles fonctionnaient sur le mode de la conscription. A partir d'alors, les Suédois dirigent donc les académies militaires des Forces Aériennes, de la Garde Impériale et de la Police, dans lesquelles ils mettent « en exergue l'importance du développement du sport ».<sup>47</sup>

En créant des armées de métier, le régime impérial modifie la structure sociologique des forces militaires. Les grades de sous-officiers et d'officiers s'ouvrent au delà de la noblesse. Entrer dans l'armée devient un moyen de sortir de la dure condition paysanne et de s'assurer un travail rémunéré avec possibilité de promotion. La carrière militaire devient, à l'instar de la carrière dans l'administration ou dans le clergé, une réelle filière d'ascension sociale pour le petit peuple éthiopien. Outre ce plan de carrière, l'armée

<sup>47</sup> FEKROU KIDANE (2004), I.



offre de nombreux services comme l'alphabétisation, l'apprentissage d'un métier, les soins médicaux gratuits et quelque chose qui n'apparaît pas encore comme un avantage majeur : l'apprentissage de l'athlétisme. Parmi ceux, souvent d'origine paysanne, qui choisirent cette carrière et qui passèrent entre les mains des Suédois, on rencontre toute la première génération de coureurs de fond médaillés des années 1960 à 1980 : Abeba Bikila, Mamo Wolde, Miruts Yifter, pour ne citer que les plus prestigieux.

La présence suédoise ne se limite pas à la sphère militaire. À partir de 1946, les Scandinaves sont présents dans presque tous les domaines du gouvernement éthiopien. Dans l'éducation nationale, le responsable de l'éducation physique était un certain Onni Herman Niskanen. Contrairement à la légende, Niskanen n'est donc pas arrivé en Éthiopie pour entraîner des marathoniens de haut niveau (le pays n'en comptait alors aucun), mais pour mettre en place et développer une éducation physique dans le système éducatif civil éthiopien. Il fut par la suite responsable du *Conseil National de l'Éducation Physique*. Entre 1947 et 1956, il travailla, notamment aux côtés de Ydneqatchew Tessema, au développement de l'éducation physique à l'école et dans les centres de formation des diverses forces armées. En 1956, Onni Niskanen quitta ses fonctions publiques et devint secrétaire général de la Croix Rouge à Addis Abäba.

Le parcours de Niskanen est assez original : finlandais de naissance, il avait émigré en Suède et pris la nationalité suédoise. Coureur de demi-fond, il était affilié au sport ouvrier suédois (*Swedish Workers Sport Association*) et fut sélectionné pour participer aux *Olimpiadas Populares* de Barcelone de 1936. Au début de la seconde guerre mondiale, il s'engagea comme volontaire dans les forces armées suédoises, fut blessé par une grenade lors d'un combat à la frontière Finlande-URSS en 1941, repris le service et termina sa carrière militaire en 1947 avec le grade de premier lieutenant. Cette année-là, il émigra en Éthiopie dans le cadre du programme de coopération récemment signé entre les deux pays.

Dans le milieu du sport éthiopien, Niskanen a pu sembler l'homme idéal : ancien athlète et à la fois finlandais et suédois. Dans le domaine des activités physiques, les Suédois étaient célèbres pour leur méthode de gymnastique (Ling) tandis que les Finlandais symbolisaient encore l'excellence sportive en athlétisme, grâce aux exploits de plusieurs coureurs de fond, dont Paavo Nurmi, médaille d'or aux JO d'Anvers en 1920, Paris en 1924, et Amsterdam en 1928. L'influence majeure de Niskanen lors de cette période semble avoir été le développement de l'athlétisme dans les institutions scolaires ainsi que dans les divers centres de formations militaires et para-militaires dirigés alors par ses compatriotes. Il ne faut pas pour autant surévaluer le développement de l'athlétisme et du sport scolaire et militaire dans cette période : jus-

qu'à la chute de l'empereur (1974), il n'existait ni programme d'enseignement scolaire en éducation physique, ni programme de formation d'enseignants, ni même de manuels pour l'enseignement de cette discipline.<sup>48</sup>

#### 1948–1949 : Nouveaux clubs de football

Revenons au football. Au moment où Niskanen et ses compatriotes arrivent en Éthiopie (1946–1947), les Britanniques viennent de quitter le pays, laissant le champ libre aux autres équipes pour se disputer la Coupe. Malheureusement pour les Éthiopiens, en 1947, c'est une équipe italienne, suprême humiliation, qui remporte le trophée : il s'agit de l'équipe de l'association *Polisportiva*, regroupant des Italiens d'Addis Abäba. Pour relever un tel affront, d'autres corps d'armée éthiopiens réagissent à la suite de l'Armée de Terre : en 1948, la Garde Impériale crée son club sportif (*Body Guard*) et la Police fonde elle aussi un club qui deviendra plus tard l'un des plus prestigieux de l'athlétisme national, le *Police Club*, qui forme aujourd'hui encore les plus grands coureurs de fond du pays.

En 1948, l'équipe *Saint George* adhère elle aussi à la mode des clubs sportifs : elle change de statut et passe d'« équipe de football » à « club », prenant le nom officiel de *Saint George Sports Club*, sans pour autant proposer à ses membres d'autres activités que le football. Ydneqatchew est à l'initiative de cette modification, se chargeant de la mise en place des nouvelles instances. Il obtient le haut patronage du Prince héritier à la tête du club et la participation au sein du nouveau Comité Exécutif de plusieurs grands commerçants et entrepreneurs de la place, en quête de reconnaissance publique et de prestige.<sup>49</sup>

Forts de ces trois nouveaux clubs (*Army*, *Body Guard* et *Police*), les footballeurs éthiopiens ressuscitent leur Championnat d'Éthiopie et, l'année suivante, en 1948, deux épreuves majeures de football se déroulent donc : la Coupe et le Championnat. Les dirigeants éthiopiens ont probablement profité des changements de 1948 pour s'entourer de certaines précautions, car à partir d'alors, plus aucune équipe « étrangère » ne participe aux compétitions nationales de football. Mais, comble de malheur pour les patriotes éthiopiens, c'est une équipe érythréenne (*Qäy Bahr*) qui remporte la Coupe cette année-là ! La réponse sera à la hauteur de l'affront : pendant six ans d'affilée, *St George* et *Army* se partageront les titres de champion et de vainqueur de coupe, avant qu'un club érythréen ne vienne à nouveau s'emparer d'un titre national. La dynamique de confrontation nationaliste qui porte le football éthiopien depuis sa création connaît ici un rebond spectaculaire, l'adversaire intérieur prenant la place de l'adversaire extérieur.

<sup>48</sup> GIRMA MOGES (1988), 8.

<sup>49</sup> SINTAYEHU TOLA (1986), 18–19.

### Affiliations internationales

En cette fin des années 1940, l'ambition de participer à de « véritables » compétitions sportives internationales (c'est à dire, hors d'Éthiopie) se précise. Pour ce faire, il devient nécessaire d'obtenir une reconnaissance des institutions sportives internationales. Ydneqatchew Tessema, encore une fois, prend en main la fondation d'une institution nationale pour représenter le sport éthiopien. De manière symptomatique, il s'agit d'une institution multi-sports, aucune discipline n'étant alors suffisamment développée pour s'établir en tant que fédération autonome. Il s'inspire du montage institutionnel appliqué au *Saint George Sports Club* pour fonder une *National Ethiopian Sports Confederation* (NESCO). L'entité est créée le 31 octobre 1949 par un décret publié dans le *Nägarit Gazeta* (journal officiel) sous le haut patronage de l'empereur Ḥaylä Šällase et sous la présidence de son gendre, général de l'Armée de Terre.<sup>50</sup> Parmi les membres de son comité exécutif, tous francophones, il y avait un citoyen grec, Edouard Virvilis, « qui visiblement avait une connaissance approfondie du sport mondial » (dixit Fekrou Kidane). Il fut élu premier secrétaire du comité exécutif et reçut la charge d'entreprendre les actions nécessaires pour affilier le sport éthiopien aux différentes fédérations internationales sportives ainsi qu'au Comité International Olympique.

Alors que Edouard Virvilis s'occupait des relations avec l'étranger, Ydneqatchew travaillait au développement du sport à Addis Abäba. Parmi les conditions nécessaires à la création d'un Comité National Olympique, et donc à la reconnaissance par le CIO, il fallait disposer d'au moins cinq fédérations nationales, elles-mêmes affiliées à leurs fédérations internationales respectives. Ydneqatchew s'attelle ainsi à provoquer la création de fédérations sportives nationales et il traduit personnellement les statuts et les règles des sports du français vers l'amharique en inventant les mots techniques appropriés.<sup>51</sup> Quels sont les sports présents en Éthiopie susceptibles d'être structurés en fédérations en ce début des années 1950 ? Principalement le football, l'athlétisme, le cyclisme et le basketball.<sup>52</sup>

L'athlétisme est la première discipline sportive à obtenir l'affiliation à sa fédération internationale, l'Association Internationale des Fédérations d'Athlétisme (AIFA), en 1949, probablement grâce aux réseaux de l'ancien

<sup>50</sup> Présidents de la NESCO : 1948–1960 : Général Abeye Abebe. 1960–1967 : Général Mérid Menguecha. Après 1967 : Y. Tessema.

<sup>51</sup> FEKROU KIDANE (2004), I.

<sup>52</sup> La fondation de la fédération éthiopienne de boxe ne survient qu'en 1962. (*Ethiopian Olympic Delegation to the XXI<sup>st</sup> Olympiad Montréal 1976*, Ethiopian Olympic Committee, Archives de l'Institute of Ethiopian Studies, Addis Ababa University, ref: Arc 1976 List 5, n° 84–22417.)

athlète Onni Niskanen. Cette reconnaissance officielle est accordée à la NESCO, dans l'attente de la création d'une fédération éthiopienne d'athlétisme.

Le football tarde à se constituer en fédération nationale, principalement en raison du faible nombre d'équipes locales. Dès 1948 pourtant, Ydneqatchew suscitait et soutenait les diverses initiatives visant à fonder de nouveaux clubs de football, en prenant comme modèle institutionnel le *Saint George*.<sup>53</sup> Une équipe nationale est même fondée en 1950, mais elle puise abondamment parmi les joueurs du *St George*. L'année suivante, la Fédération Éthiopienne de Football est officiellement fondée, toujours sur le modèle institutionnel du club *St George*. Les liens de filiation entre le club *Saint George* et la EFF, mais aussi entre le club et l'équipe nationale, sont tels que des critiques s'élèvent pour dénoncer ces formes de collusion : les dirigeants de l'EFF se recrutent massivement parmi le comité exécutif du *St George*, les intérêts de l'un se confondent trop avec ceux de l'autre, les entraîneurs de l'un sont également entraîneurs (ou anciens joueurs) de l'autre, etc.<sup>54</sup> C'est cependant à ce prix que le football éthiopien accède à son institutionnalisation, puis à sa reconnaissance internationale, qui arrive rapidement en 1951, avec l'affiliation officielle de l'EFF à la FIFA. Ydneqatchew trône sur l'ensemble de l'édifice, présidant notamment le comité de sélection de l'équipe nationale de football (de 1950 à 1976), et se sélectionnant lui-même comme joueur à 15 reprises ...

Les efforts éthiopiens de structuration institutionnelle du monde des sports sont largement couronnés de succès puisque, dès mai 1954 (c'est à dire avant même que le pays ne dispose de cinq fédérations), la session du CIO réunie à Athènes donnait suite à la requête formulée par Edouard Virvilis en 1949 en accordant sa reconnaissance officielle à la NESCO en tant que comité national olympique.<sup>55</sup> L'éventualité d'une participation aux Jeux Olympiques de 1956 à Melbourne se concrétise alors.

Le cyclisme et le basketball fondent leurs fédérations respectives en 1954–55 et sont alors reconnus par leurs fédérations internationales respectives (FIAC et FIBA).<sup>56</sup> Le basketball est apparu à Addis Abäba à l'occasion de l'implantation d'une antenne de la *Young Men Christian Association* (YMCA), en 1947. Outre le basketball, cette YMCA éthiopienne sera au

<sup>53</sup> SINTAYEHU TOLA (1986), 27.

<sup>54</sup> Idem, 28.

<sup>55</sup> L'*Ethiopian Olympic Committee* (EOC) ne sera fondé que plus tard, coexistant avec la Nesco qui, ultérieurement sera rebaptisée *Physical Culture and Sport Commission*; BEZABIH WOLDE – GAUDIN (2008).

<sup>56</sup> La date exacte est 1947 du calendrier éthiopien. L'Éthiopie suit le calendrier julien qui accuse un retard d'environ 7 ans et 9 mois sur le calendrier grégorien.

cours de la décennie 1950 à l'origine de nombreux nouveaux sports dans la capitale du pays.<sup>57</sup>

### L'athlétisme dans les années 1950

Fekrou Kidane, qui fut secrétaire général de l'*Ethiopian Olympic Committee* dans les années 1970, relate que dans les années 1950, « le sport scolaire était bien structuré. Chaque école était dotée par le Ministère de l'Éducation de tous les équipements nécessaires ».<sup>58</sup> Sans doute fait-il référence aux écoles de la capitale et, pour les équipements, aux pistes de cendrée ... Il n'en reste pas moins que la filière sportive était suffisamment structurée pour qu'existe un championnat d'athlétisme inter-scolaire d'Éthiopie. Kostre Wolde-Meskel, qui est actuellement entraîneur national de l'équipe d'athlétisme, témoigne lui aussi avoir été initié au sport dans les années 1950 dans le cadre de l'école. Il relate avoir d'abord pratiqué différentes disciplines sportives avant de s'intéresser peu à peu à l'athlétisme, dans lequel il s'est spécialisé.<sup>59</sup>

Pour ceux qui poursuivaient leurs études au delà du primaire, la formation sportive pouvait être complétée dans les quelques centres de formation militaire du pays. De ce fait, la formation sportive était réservée aux seuls militaires, car le régime impérial n'avait pas encore d'administration spécifique pour le sport, ni d'institutions de formation aux sports pour les civils. De leur côté, les institutions militaires mettaient à disposition de leurs membres des terrains de sports, du temps libre pour pratiquer une discipline sportive de leur choix et elles organisaient elles aussi des compétitions entre les différentes divisions des forces armées. Tous les coureurs de fond éthiopiens de la première génération de compétiteurs (fin des années 1950 et années 1960) relatent ainsi que c'est sous l'uniforme qu'ils ont participé à leurs premières compétitions de courses à pied.<sup>60</sup> L'expérience et le passé d'ancien athlète de demi-fond d'Onni Niskanen, allié aux hautes fonctions qu'il exerça pendant cette période, ont sûrement contribué à cette situation. La formation qu'il avait mis en place en athlétisme portait d'ailleurs plutôt sur les courses de sprint que sur les courses de fond : lorsque l'Éthiopie participera à ses pre-

<sup>57</sup> Parmi ces sports, on trouve : volleyball, tetherball, softball, bodybuilding, tennis de table, trampoline, rocket basketball, tumbling, bodybuilding et lutte. (« The Young Men's Christian Association of Addis Ababa », *Ethiopian Observer*, vol. IV, n°1, dec. 1959. 50–51.)

<sup>58</sup> FEKROU KIDANE (2004), I.

<sup>59</sup> MAKEDA MOUSSA – WIREN (2004), IV.

<sup>60</sup> Wami Biratu commença à courir en compétition en 1953, à l'âge de 24 ans. « A l'armée, tous les mercredis, on disputait une course sur route, à Akaki, à une quinzaine de kilomètres d'Addis. » (TAMINI, 2004, IV.)

miers Jeux Olympiques, à Melbourne en 1956, sa délégation ne comptait que deux coureurs de fond et un de demi-fond, contre cinq de sprint (cf. tableau 2).

A partir des années 1950, ces compétitions militaires culminent avec l'organisation à Addis Abäba d'une Journée des Sports des forces armées et d'une Journée des Sports de la police, qui se déroulaient, tout comme le Championnat Scolaire d'Éthiopie, en présence de l'empereur qui appréciait toujours d'assister aux spectacles sportifs.<sup>61</sup> Pourtant, ces compétitions d'athlétisme ne possédaient qu'un enjeu limité. En effet, elles n'opposaient que des militaires éthiopiens *entre eux*. Leur portée symbolique était bien moindre que les rencontres « politiques » qui se déroulaient sur les terrains de football entre les clubs locaux et érythréens.

### 1955 : tensions érythréennes

En Erythrée, les Britanniques mirent fin à la domination italienne en 1941 et administrèrent le pays jusqu'en 1952, date à laquelle l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies décida que l'Erythrée serait fédérée à la couronne éthiopienne, mais conserverait des institutions démocratiques : une Assemblée élue au suffrage universel désignant le chef de l'exécutif, des partis politiques et des syndicats libres. Malgré l'opposition des Éthiopiens, partisans de l'usage exclusif de la langue amharique, les langues tigrinya et arabe devinrent les langues officielles de l'Erythrée. Le pouvoir éthiopien parvint toutefois à provoquer en 1955 un retournement de majorité à l'Assemblée, et imposa la même année l'interdiction des partis et des réunions politiques, avant de pousser plus avant son avantage et de décréter l'abandon du drapeau érythréen (1959), l'adoption des lois éthiopiennes, l'obligation d'employer l'amharique, puis finalement la réunion à l'Empire en 1962. L'Erythrée perdit ainsi sa fragile autonomie et ne parvint à (re ?)conquérir son indépendance qu'à l'issue d'une longue guerre qui prit fin en 1991.

L'écho de cette rivalité politique résonne dans les stades de football dès 1948, quand une équipe érythréenne (*Qäy Bahr*) devient « championne d'Éthiopie », défiant ainsi symboliquement les ambitions politiques d'Addis Abäba. Puis de nouveau en 1953, le club *Hamassiën* d'Asmära parvient en finale du championnat, s'inclinant 3 buts à 4 face au *Army* d'Addis Abäba. Deux ans plus tard, en 1955, alors même que s'engagent les manœuvres de l'empereur pour limiter l'autonomie de l'Erythrée, le même *Hamassiën* devient champion d'Éthiopie. En 1957, puis en 1958 et 1959, alors que l'état politique se referme autour de l'autonomie érythréenne, ce sont encore des clubs d'Asmära qui deviennent champions d'Éthiopie (cf. tableau 1). Pour

<sup>61</sup> Alors qu'il n'était encore que régent, il avait assisté aux Jeux Olympiques de 1924 à Paris.

les nationalistes éthiopiens, l'affront est total. Malgré la création d'un club militaire supplémentaire, le club de l'Armée de l'Air (le *Air Force*, dont la base est à Däbrä Zäyt, un site qui deviendra célèbre parmi les coureurs de fond), les clubs des forces armées éthiopiennes ne parviennent pas alors à décrocher le titre de champion d'Éthiopie.

Tableau 1 : Résultats de la Coupe et du Championnat d'Éthiopie (1944–1960)

Date	Coupe	Championnat
1944		British Military Mission in Ethiopia (BMME)
1945	British Military Mission in Ethiopia	Pas de compétition
1946	Army	
1947	Polisportiva	
1948	Body Guard	Qäy Baḥr (Asmära)
1949	Army	Army
1950	Army	St. George
1951	Army	Army
1952	St George	Army
1953	St George	Army
1954	Army	Army
1955	Mechal (ex Army)	Hamassién (Asmära)
1956	Mechal (ex Army)	Mechal (ex Army)
1957	St George	Hamassién (Asmära)
1958	Mekuria (ex Body Guard)	Akkälä Guzay (province d'Érythrée)
1959	Omedla (ex Police)	Tele SC (Asmära)
1960	Nib (ex Air Force)	Cotton (Dərre Dawa)

Les clubs érythréens dominent encore longtemps le championnat d'Éthiopie puisque ils raflent 9 titres sur 20 pendant les années 1955–1974.<sup>62</sup> À propos des rivalités avec les Érythréens, Sintayehu relate que : « Si l'on en croit les reporters sportifs, les bagarres étaient pratiquement inévitables quand *St George* jouait contre un club érythréen d'Asmära, de même quand les clubs militaires jouaient contre des clubs civils. Les bagarres n'étaient pas limitées aux joueurs sur le terrain, elles se propageaient plus dangereusement parmi leurs supporters. »<sup>63</sup>

<sup>62</sup> Hamassién (1955, 1957), Akkälä Guzay (1958), Tele SC (1959, 1969, 1970), Asmära (1972 et 1973) et Embassoyra (ex-Akkälä Guzay, 1974).

<sup>63</sup> SINTAYEHU TOLA (1986), 30.

Pour diminuer le nombre de ces bagarres, l'EFF décide de restreindre la dimension communautaire des clubs en leur imposant de changer de nom. Les clubs militaires ne peuvent plus porter le nom de leur corps et les clubs ethniques (c'est à dire régionaux, y compris les érythréens) ne peuvent plus porter le nom de leur région.<sup>64</sup> En 1955, le redoutable *Army* concourt sous le nom de *Mechal* et, de même, le *Body Guard* devient *Mekuria*, le *Police Club* devient *Omedla*, le *Air Force* devient *Nib* et le club *Prison* (administration pénitentiaire) devient *Maremia*. A l'exception du *Body Guard* (disparu avec la fin de l'empire), tous ces noms désignent aujourd'hui des clubs qui appartiennent à la première division des clubs d'athlétisme éthiopien.

Malgré le changement du nom des clubs, il faut croire que les tensions restent fortes dans les années 1950 puisque la EFF se verra contrainte en 1965 d'exclure les clubs militaires de ses compétitions pour mettre un terme aux affrontements qui se déroulent lors des matchs.<sup>65</sup> Le football éthiopien porte la marque indélébile, depuis sa fondation et tout au long de cette période, d'un symbolisme politique fort, systématiquement porté par la question nationale. Cette charge politique va se transférer sur l'athlétisme, à partir de la victoire olympique si symbolique d'Abebe Bikila à Rome en 1960. Mais en 1956, ce transfert n'a pas encore eu lieu : l'athlétisme, autant que la compétition olympique, n'occupent encore que des places très secondaires dans l'univers sportif éthiopien.

### Les débuts de l'Éthiopie aux JO : Melbourne 1956

En 1956, pour la première fois de son histoire, l'Éthiopie participe à une compétition sportive internationale, les Jeux Olympiques de la XVI<sup>ème</sup> Olympiade à Melbourne, en Australie. Elle y envoie une délégation de 15 personnes (aucune femme), composée de trois officiels, huit athlètes et quatre cyclistes, la plupart de ces sportifs (sinon tous) étant militaires. Le voyage s'effectue dans un avion DC3 de l'armée et dure trois jours. Cette sélection éthiopienne va revenir bredouille d'Australie, mais parmi ces pionniers figurent des noms que l'on va retrouver plus tard au plus haut niveau de l'athlétisme national : le jeune Negusse Roba, qui sera entraîneur national d'athlétisme jusque dans les années 1980, disputait alors les épreuves de sprint (100 m et 200 m) et un certain Mamo Wolde, futur champion olympique du marathon en 1968, courait alors le demi-fond (800 m, 1500 m) et le 10 000 m, sans grand succès d'ailleurs. Dans le 800 m, il fut éliminé dès les séries, où il finit d'ailleurs bon dernier, tout comme son équipe du relais 4 x 400 m.

<sup>64</sup> SINTAYEHU TOLA (1986), 30.

<sup>65</sup> ETHIOPIAN FOOTBALL FEDERATION (1968), 67.



Tableau 2 : Délégation éthiopienne aux Jeux Olympiques de 1956 à Melbourne<sup>66</sup>

Discipline	Nom	Date de naissance	Spécialité	Résultat
athlétisme	Haïle Bekele		relais 4 x 100 m	
	Negusse Roba	1936	100 m, 200 m et relais 4 x 100 m	
	Hailu Abebe	1933	200 m, 400 m, relais 4 x 100 m et 4 x 400 m	
	Legesse Beyene		200 m, 400 m, relais 4 x 100 m et 4 x 400 m	
	Beyene Ayanew	1936	400 m et relais 4 x 400 m	
	Mamo Wolde	1929	400 m, 800 m, 1500 m, 10 000 m et relais 4 x 400 m	Classé 4 <sup>e</sup> au 1500 m
	Bashay Feleke	1920	marathon	29 <sup>e</sup>
	Gebre Birkay	1926	marathon	32 <sup>e</sup>
cyclisme	Menghestu Negessie	1932		
	Mesfen Tesfaye			
	Zehaye Bahta			
	Garamu Denboba			

Quand on regarde ce tableau, on est d'abord frappé par l'absence de résultat. Il s'agit en effet de la seule olympiade à laquelle une sélection éthiopienne d'athlétisme ne remporta aucune médaille. La dynamique qui se mettra en place dans les années qui suivirent n'était pas encore enclenchée en 1956.

Une seconde remarque porte sur les spécialités : la délégation de 1956 a concentré la grande majorité de ses efforts sur les épreuves de course rapide (100 m, 200 m, 400 m et relais), délaissant certaines épreuves de demi-fond (5000 m). Dans les épreuves de fond (10 000 m et marathon) les trois représentants éthiopiens ne font alors que de la figuration.

Dans les années 1950, y compris aux Etats-Unis, on pensait que seuls les « Blancs » avaient de réelles compétences en course. Les exploits passés de Jesse Owens aux Jeux Olympiques de Berlin en 1936 sont interprétés au titre d'une exceptionnalité strictement individuelle et les athlètes noirs ne sont pas vraiment pris au sérieux dans les épreuves d'athlétisme, surtout dans les épreuves d'endurance. On considère alors encore que les courses de fond sont la chasse gardée des coureurs scandinaves et éventuellement des anglo-saxons. William Baker<sup>67</sup> relate ainsi que dans les années 1950, plusieurs Ghanéens et Nigériens participèrent à des compétitions au White City Stadium de Londres, à l'occasion des *British Commonwealth Games*,

<sup>66</sup> *Rapport officiel des Jeux de Melbourne 1956*, Comité Organisateur des Jeux Olympiques, Archives de l'Amateur Athletic Foundation of Los Angeles.

<sup>67</sup> BAKER – MANGAN (1987), 272–294.

mais sans grand succès. Selon un observateur anglais cité par Baker, les coureurs noirs africains semblaient être « a bit of a joke ». Démarrant vite pour s'essouffler rapidement, les Africains semblaient manquer de discipline, de patience, de caractère et d'intelligence pour gagner des compétitions de haut niveau.<sup>68</sup> Ce qui pousse Baker à constater qu'à l'époque « l'Africain était le clown à la cour de l'athlète européen ».<sup>69</sup> Tout au plus leur reconnaissait-on une certaine aptitude aux épreuves de sprint : « The black athlete per se was widely perceived as a born sprinter » écrit John Bale à ce propos.<sup>70</sup>

Aux JO de Melbourne en 1956, la rencontre entre le nationalisme éthiopien et les courses de fond n'avait pas encore eu lieu. Pour cette première délégation éthiopienne, ramener une médaille de Melbourne ne représentait pas un enjeu majeur dans le sens où il n'en allait pas de l'honneur du pays, comme ce sera le cas quatre ans plus tard à Rome. Les meilleurs coureurs de fond éthiopiens de l'époque n'avaient d'ailleurs pas pris part au voyage. Parmi les athlètes sélectionnés pour le marathon, le premier, Wami Biratu, s'était désisté pour les raisons évoquées plus haut ; le second tomba malade et resta en Éthiopie ; quant au troisième, il fut victime d'une collision avec une voiture lors d'une séance d'entraînement. Finalement, ce fut le 4<sup>e</sup> sélectionné, Bashay Feleke qui défendit les chances du pays dans le marathon.<sup>71</sup>

L'année suivante, en 1957, alors que l'ensemble du continent commence à secouer le joug colonial, Ydneqatchew Tessema se tourne peu à peu vers l'international, s'engageant politiquement dans les luttes du continent : il participe à l'une des toutes premières initiatives de création d'une instance pan-africaine, la Confédération Africaine de Football, dont il sera vice-président fondateur, puis président jusqu'à sa mort en 1987. Indéniablement, l'homme gagne durant ces années 1950 une stature de dirigeant sportif international. Son action est fortement engagée, politisée, du fait de son expérience dans un football éthiopien marqué dès sa création par le nationalisme. C'est cet engagement politico-sportif qui le propulse sur la scène internationale africaine, aux avants postes des initiatives panafricaines anti-coloniales, puis anti-apartheid. C'est aussi ce sens du politique qui lui fera flâner l'ampleur du coup médiatique susceptible d'être porté à l'occasion de la XVII<sup>e</sup> Olympiade, à Rome en 1960 ...

<sup>68</sup> WIGGINS (1989), 158–185.

<sup>69</sup> BAKER – MANGAN (1987), 282.

<sup>70</sup> BALE – SANG (1996), 143.

<sup>71</sup> TAMINI (2004), IV.

**Archives consultées :**

Archives de l'Institute of Ethiopian Studies, Addis Ababa University.

Archives de l'Amateur Athletic Foundation of Los Angeles.

YMCA Archives, World Alliance of YMCAs, Genève. (*Brief History of Addis Abeba's YMCA*, circa 1951, Ref.: SS1, T.5 – Countries, Ethiopia – History.)

**Bibliographie consultée :**

AMARE TEKLE, "Continuity and Change in Ethiopian Politics", in: MARINA OTTAWAY (ed), *The political Economy of Ethiopia*, New York – Westport, CN – London: Praeger in Cooperation with the School of Advanced Studies, John Hopkins University, 1990.

BAHRU ZEWDE, *Pioneers of Change in Ethiopia – The Reformist Intellectuals of the Early Twentieth Century*, Addis Abeba: Addis Ababa University Press – Oxford: James Currey, 2002.

BAKER, WILLIAM J., "Political Games: the Meaning of International Sport for Independent Africa", in: WILLIAM J. BAKER – JAMES A. MANGAN, *Sport in Africa – Essays in Social History*, New York – London: Holmes and Meier Publishers, 1987.

BAKER, WILLIAM J. – MANGAN, JAMES A., *Sport in Africa – Essays in Social History*, New York – London: Holmes and Meier Publishers, 1987.

BALE JOHN – SANG, JOE, *Kenyan Running: Movement Culture, Geography and Global Change*, London – Portland: F. Cass, 1996.

BANCEL, NICOLAS – GAYMAN, JEAN MARC, *Du guerrier à l'athlète – Éléments d'histoire des pratiques corporelles*, Paris: PUF [inconnu, écrité entièrement], 2002.

BEZABIH WOLDE – GAUDIN, BENOIT, "The Institutional Organisation of Athletics in Ethiopia", *Les Annales d'Ethiopie*, vol. 23, 2007–2008.

BRUANT, GERARD, *Anthropologie du geste sportif – La construction sociale de la course à pied*, Paris: PUF, 1992.

CLAYTON, ANTHONY, "Sport and African Soldiers: the Military Diffusion of Western Sport throughout Sub-Saharan Africa", in: WILLIAM J. BAKER – JAMES A. MANGAN, *Sport in Africa – Essays in Social History*, New York – London: Holmes and Meier Publishers, 1987.

DEVILLE-DANTHU, BERNADETTE, *Le sport en noir et blanc – Du sport colonial au sport africain dans les anciens territoires français d'Afrique Occidentale (1920–1965)*, Paris: L'Harmattan, 1997.

- ETHIOPIAN FOOTBALL FEDERATION, *Football in Ethiopia 1943–1968*, Addis Ababa: Artistic Printers, 1968.
- EVALET, ANDRÉ, *De Menelik à Mengistu: un Suisse en Éthiopie*, Genève: Musée d'ethnographie: Association Suisse–Érythrée, cop. 1999.
- FARAGO, LADISLAS, *Abyssinia on the Eve*, New York: G.P. Plunamis, Press, 1935.
- FEKROU KIDANE, “Courir pour vivre”, *Les Nouvelles d'Addis*, cahier thématique L'athlétisme éthiopien, supplément au n° 38, 15 nov. 2003/15 jan. 2004.
- GASCON, ALAIN, *La grande Éthiopie, une utopie africaine, Éthiopie ou Oromie, l'intégration des hautes terres du Sud*, Paris: CNRS ed., 1995.
- GIRMA MOGES, *Physical Culture in Post-Revolution Ethiopia*, Addis Abeba University, Institute of Political Education, juin 1988, miméo.
- MAKEDA MOUSSA – WIREN, ROBERT, “Les moyens et les techniques de la réussite – Entretien avec WOLDE-MESKEL KOSTRE, le vieux coach faiseur de champions”, *Les Nouvelles d'Addis*, cahier thématique L'athlétisme éthiopien, supplément au n° 38, 15 nov. 2003/15 jan. 2004.
- MARCUS, HAROLD G., *Ethiopia, Great Britain and the United States, 1941–1974: the Politics of Empire*, Berkeley: University of California Press, 1983.
- MCCLANCY, JEREMY (ed.), *Sport, Identity and Ethnicity*, Oxford: Berg ed., 1996.
- MCCLELLAN, CHARLES, “Observations on the Ethiopian Nation, its Nationalism, and the Italo–Ethiopian War”, *Northeast African Studies*, vol. 3, n° 1 (new series), 1996.
- MINISTRY OF EDUCATION, *All Ethiopian Inter-Schools Sports Festival*, Addis Abeba: Ministry of Education, 1980.
- RAFFRAY, ACHILLE, *Abyssinie*, Paris: Plon, 1880.
- SHINN, DAVID H. – OFCANSKY, THOMAS P., *Historical Dictionary of Ethiopia*, Oxford: The Scarecrow Press, 2004.
- SINTAYEHU TOLA, *The History of Saint George Sport Club*, Essay for the BA Degree in History, Addis Ababa University, juin 1986.
- STUART, OSSY, “Players, Workers, Protestors: Social Change and Soccer in Colonial Zimbabwe” in: JEREMY MCCLANCY (ed.), *Sport, Identity and Ethnicity*, Oxford: Berg ed., 1996.
- TAMINI, NOËL, “Wami Biratu, Abebe Bikila et tous les autres”, *Les Nouvelles d'Addis*, cahier thématique L'athlétisme éthiopien, supplément au n° 38, 15 nov. 2003/15 jan. 2004, pp. 2–4.

Benoit Gaudin

WIGGINS, DAVID K., “‘Great Speed but Little Stamina’: the Historical Debate over Black Athletic Superiority », *Journal of Sport History*, n° 16, 1989.

#### Abstract

This paper presents the apparition of modern sport in Ethiopia: in the schools, the military institutions and, as far as football is concerned, in clubs. The foundation of the first local football teams coincides with the raise of the first expressions of an Ethiopian national feeling on the occasion of confrontations against “foreign”, and later Erytreaan, teams. After World War II, and through the action of Ydneqatchew Tessema, the first sport institutions of the country are founded. Athletics, which is not yet the vector of the Ethiopian sport nationalism, grows mostly after 1947 with the help of the Swedes. Yet, among the Ethiopian sports of that period, athletics remains in the backstage, restricted to the schools grounds and the military barracks. In accordance with the opinions of the time on the aptitudes of Black people, Ethiopian athletics concentrate then on sprint, and not on long distance races.